

CULTURE & MUSÉES
Revue internationale
Muséologie et recherches sur la culture

RÉDACTEURS
HANA GOTTESDIENER
Directeur de la publication
Université Paris-X-Nanterre
JEAN DAVALLON
Université d'Avignon

COMITÉ DE RÉDACTION
ANDRÉ DESVALLÉES, *conservateur honoraire*
BERNARD SCHIELE, *université du Québec à Montréal*
DANIEL JACOBI, *université d'Avignon*
DOMINIQUE POULOT, *université Paris-I-Panthéon-Sorbonne*
ÉLISABETH CAILLET, *Muséum national d'histoire naturelle*
EMMANUEL ETHIS, *université d'Avignon*
JACQUELINE EIDELMAN, *CNRS, Paris-V*
JEAN-LOUIS FABIANI, *EHES*
JEAN-PIERRE ESQUÉNAZI, *université Jean-Moulin-Lyon-III*
JOËLLE LE MAREC, *ENS-LSH Lyon*
MICHEL RAUTENBERG, *université des sciences et technologies de Lille*
YVES JEANNERET, *CELSA Paris-VI-Sorbonne nouvelle*
YVES WINKIN, *ENS-LSH Lyon*

CORRESPONDANTS ÉTRANGERS
Belgique : PHILIPPE VERHAEGEN, *université de Louvain-la-Neuve*
Italie : EMMA NARDI, *université de Rome 3*
Portugal : JOSÉ AZEVEDO, *université de Porto*
Espagne : XAVIER ROIGÉ, *université de Barcelone*
Canada : RAYMOND MONTPEIT, *université du Québec à Montréal*
Angleterre : DAVID UZZEL, *université du Surrey*
Allemagne : HOLGER HOEGE, *université d'Oldenbourg*

Les manuscrits et toute correspondance doivent être adressés
au secrétariat de la rédaction :
Secrétariat Culture & Musées, Laboratoire Culture & Communication,
Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse, 84029 Avignon CEDEX.
Courrier électronique : pascale.bachevalier@univ-avignon.fr

Conception graphique : PIERRE DUSSEK ÉCRAN / PAPIER
Éditeur : Actes Sud, BP 38, 13633 Arles CEDEX (www.actes-sud.fr)
Achévé d'imprimer en juin 2008
Impression : Imprimerie Normandie Roto

ISBN : 978-2-7427-7646-7 – Dépôt légal : juillet 2008
© Association Publics et Musées / Université d'Avignon / ACTES SUD, 2008

CULTURE et MUSÉES
&

ACTES SUD

SOMMAIRE

11

Vivre le patrimoine urbain au quotidien :
pour une approche de la patrimonialité

ANNE WATREMEZ

37

La librairie de musée en tant que médium

MATHILDE GAUTIER

59

Un agir communicationnel propre à l'action culturelle :
la médiation culturelle confrontée
au phénomène de l'illettrisme

MARIE-CHRISTINE BORDEAUX

79

EXPÉRIENCES ET POINTS DE VUE

Les titres d'expositions : sur quoi communiquent les musées

MARIE-SYLVIE POLI & HANA GOTTESDIENER

Avignon : la cité cinéphilique

EMMANUEL ETHIS

Le retour des copistes au musée : un événement ?

GÉRARD MONNIER

101

LECTURES ET NOUVELLES

111

CAHIER

Préserver le patrimoine urbain : pourquoi, pour qui, comment ?

Sous la direction de

HELOÏSA HELENA COSTA

VIVRE LE PATRIMOINE URBAIN
AU QUOTIDIEN :
POUR UNE APPROCHE
DE LA PATRIMONIALITÉ

Dans le *Culture & Musées* n° 1 consacré aux nouveaux regards sur le patrimoine (2003), Jean Davallon développait l'idée que la conception du patrimoine la plus communément admise – celle d'une continuité depuis ceux qui l'ont produite vers nous qui en sommes héritiers – ne rendait pas facilement compte des processus sociaux à l'œuvre dans le patrimoine culturel ou naturel, dans un patrimoine collectif et non privé (2003).

Le patrimoine est désormais compris non comme un ensemble d'objets matériels mais comme un phénomène social. La relation sémiotique de l'objet patrimonial à ce qu'il signifie est de nature indicielle – il est la résultante physique du monde d'origine, il y a une continuité physique et visuelle entre le monument et nous, entre le passé et le présent –, il résulte donc d'une construction symbolique. Le processus de patrimonialisation¹ est aujourd'hui un phénomène largement expliqué (Davallon, 2006 ; Amougou, 2004) et de nouvelles orientations de recherche ont été développées : la dimension politique de cette patrimonialisation et la manière dont le patrimoine devient un enjeu touristique (Rautenberg, 1998), sa dimension médiatique à travers l'analyse de l'histoire de récits requalifiant l'objet patrimoine (Tardy, 2003), l'étude d'objets sensibles dans la patrimonialisation (l'archéologie, le témoignage, le patrimoine des communautés). Ces recherches dans le champ des sciences humaines et sociales – et plus particulièrement celui des sciences de l'information et de la communication – s'attachent à comprendre comment la société construit son patrimoine. Cependant, peu de recherches se posent cette question apparemment simple : comment vit-on un patrimoine au quotidien dans un espace urbain spécifique, le centre historique ? Comment l'habitant

vit une ville dite patrimoniale à travers la pratique de l'ordinaire, en dehors de toute pratique touristique ? Finalement, en quoi une pratique ordinaire de la ville peut-elle modifier, inventer du patrimoine ? En quoi changerait-elle son statut symbolique ?

Ainsi nous posons ici les bases de la difficile opérationnalisation d'un concept, celui de patrimonialité² – que nous désignons comme le rapport d'attachement des pratiquants ordinaires d'une ville avec ce qu'ils considèrent comme leur patrimoine – par la mise en place d'une méthodologie qualitative. Celle-ci se veut une construction théorique pour comprendre la formation ordinaire du regard patrimonial dans un espace urbain particulier, le centre historique de la ville d'Avignon³.

COMMENT PEUT-ON CONSTRUIRE UNE APPROCHE DE LA PATRIMONIALITÉ ?

Poser la question du lien entre construction du regard patrimonial et pratique ordinaire de la ville permet de renouveler les approches communicationnelles du patrimoine et réaffirme l'importance de l'individu et de son expérience dans cette construction symbolique⁴. Des chercheurs travaillent depuis quelques années sur la dimension expérientielle et événementielle des processus patrimoniaux pour en révéler leurs mutations. L'expérience, devenue centrale, valoriserait le vécu du visiteur en insistant sur le caractère exceptionnel et unique de son passage. Comme le dit Raymond Montpetit, le visiteur doit éprouver, s'exposer aux choses, il s'agit d'en consacrer son caractère exceptionnel. Il devient « comme un consommateur d'expériences, comme un aventurier volontaire acceptant l'invitation à entrer dans une quête proposée par ce que l'on nomme la nouvelle économie » (Montpetit, 2005 : 111). Toujours selon cet auteur, l'expérience des sites patrimoniaux conduit à trois types de perception : premièrement le plaisir de l'ambiance, d'être là, qui amène à la contemplation de la valeur d'ancienneté⁵ ; deuxièmement le plaisir de déambuler : le visiteur à travers un parcours perçoit la succession des artefacts anciens ; troisièmement le plaisir de regarder des choses. Que penser alors de ces niveaux de perception non plus dans le cadre de la visite patrimoniale mais dans celui de la déambulation urbaine, de la pratique ordinaire de la ville ? Dans notre cas, l'expérience⁶ ne s'achète pas comme un service, résultat d'une mise en marché des sites patrimoniaux, elle n'appartient pas au champ de la production de valeur économique touristique.

D'autres chercheurs ont, par ailleurs, travaillé récemment sur les émotions patrimoniales mais liées à des événements⁷ (une

catastrophe, une disparition, une redécouverte). Or, on ne peut réduire l'émotion patrimoniale à sa dimension événementielle qui est visible et entraîne des régimes de l'action. Que se passe-t-il quand elle est saisie à travers le régime de l'ordinaire ? L'émotion patrimoniale est alors diffuse et ténue, et difficile à appréhender, à « traquer ».

ÉTUDIER LE PATRIMOINE À TRAVERS LA PRATIQUE ORDINAIRE DES HABITANTS

Nous souhaitons ainsi procéder à une certaine « poétique » du patrimoine, à la croisée entre sociologie urbaine et sémiologie, poétique comprise non dans le sens de Pascal Sansot qui accorde une place importante aux rêveries des citadins et à l'expressivité des lieux, mais « au sens étymologique de fabrication⁸, d'entrecroisement de perspectives, d'objets, de pratiques et de signes » produisant une certaine patrimonialité (Jarrigeon, 2005 : 2). La patrimonialité est un ensemble de représentations patrimoniales liées à l'expérience, au point de vue où le sujet est au cœur du processus, construit par les habitants dans une pratique ordinaire. Elle est la manière de caractériser la relation que ceux-ci ont avec la ville patrimoniale, elle est une mise en relation entre les représentations, les pratiques, les mémoires vis-à-vis de l'espace urbain. La patrimonialité développe un rapport subjectif aux lieux et à l'espace urbain, à la manière de ce que Michel Rautenberg appelle le patrimoine par appropriation, « qui acquiert sa qualité patrimoniale non par injonction de la puissance publique ou la compétence scientifique mais par la démarche de ceux qui se le transmettent et le reconnaissent » (Rautenberg, 1998 : 288). La patrimonialité ne doit donc pas être réduite à ce qu'est le patrimoine par désignation de la puissance publique et doit permettre de comprendre la dimension de l'attachement, dimension que l'on peut aussi désigner comme la construction du regard patrimonial. Il ne s'agit pas de procéder à une étude de réception du patrimoine issu de l'Institution patrimoniale.

La compréhension de la patrimonialité passe donc par la mise en discours de la ville patrimoniale par les habitants, véritables acteurs sociosémiotiques, et provoquée par le chercheur en situation.

1) S'intéresser au pratiquant ordinaire et à ses pratiques

Pour interroger le lien entre les habitants et leur patrimoine, nous nous focalisons sur la pratique ordinaire du centre historique urbain (ou ville patrimoniale). La pratique ordinaire relève du normal, du banal, de l'habituel, dans l'activité de la ville. L'ordinaire peut être quotidien (l'activité se répète tous les jours) ou pas. Il s'agit de ces trajets que l'on fait pour se rendre de son

domicile à son lieu de travail, des trajets effectués dans le cadre d'une balade familiale ou individuelle, ceux effectués quand on était enfant pour se rendre à son terrain de jeux, à l'école (le chemin de l'école est alors le chemin des calades, ces pavés dont le jeu consistait à les avoir à portée de pied), etc. Il s'agit donc de pratique ordinaire de la ville présente et passée. Avignon étant une ville patrimoniale héritière d'un tissu médiéval étroit, la plupart de ces trajets se font à pied.

La notion de pratiquant ordinaire a été reprise chez Jean-François Augoyard et Michel de Certeau, puis enrichie. Nous désignons comme pratiquants ordinaires les habitants et les amateurs⁹ qui ont une pratique ordinaire du centre historique, en dehors de toute pratique touristique. Il s'agit d'amener le pratiquant ordinaire à verbaliser ses pratiques ordinaires de la ville patrimoniale et de lui faire prendre conscience de pratiques non pensées. Le chercheur et le pratiquant ordinaire co-construisent une mise en récit de l'espace urbain ancien. Les représentations attachées à la ville patrimoniale sont ainsi rendues explicites et deviennent lisibles et visibles.

Ce sont Augoyard et Certeau qui, les premiers, s'intéressent aux pratiques en milieu urbain en décrivant une rhétorique habitante à travers les parcours ordinaires des gens. Ils interrogent « les pratiques de déambulation et de fréquentation des espaces publics. L'objet ce n'est pas les discours sur la ville, ni les descriptions de parcours mais les pratiques d'arpentage de la ville au cours desquelles s'établissent des interactions sociales et des discours » (Mondada, 2000 : 54). Un changement s'est produit dans la façon dont on rend compte de la ville et de sa représentation : elle dépend du type de regard sur lequel repose son appréhension et son analyse, et ce regard est passé du point de vue zénithal au point de vue du promeneur. De Certeau, dans *L'Invention du quotidien* (1990), nous offre une célèbre description, à partir du *World Trade Center* de New York, des marcheurs dans les rues. Elle montre le passage d'une construction du concept « ville » par les urbanistes appréhendé de façon universelle (le point de vue zénithal) à une construction par les pratiques des populations urbaines, caractérisée par la singularité, la subjectivité, la ruse, la résistance et le détournement (*ibid.* : 50).

En proposant une théorie des pratiques quotidiennes, de l'espace vécu et de la familiarité à la ville à l'aide des outils d'analyse de la sémiotique narrative, Certeau qualifie les pratiquants ordinaires de la ville de « marcheurs dont le corps obéit aux pleins et aux déliés d'un texte urbain qu'ils écrivent sans pouvoir lire » (Certeau, 1990 : 141). Le marcheur, par ses rhétoriques cheminatoires, transforme en autre chose chaque signifiant spatial. Il sélectionne, « il crée du discontinu soit en opérant des tris dans les signifiants de la langue spatiale, soit en les décalant par l'usage qu'il en fait » (*ibid.* : 149). Il y a analogie entre l'acte de marcher et

l'acte de parler. L'acte de marcher est considéré comme espace d'énonciation : il est un procès d'appropriation du système topographique par le piéton, il est une réalisation spatiale du lieu. L'hypothèse sous jacente à notre questionnement est que la patrimonialité existerait à travers des pratiques ordinaires de l'espace et participerait au sentiment d'appartenance et d'appropriation de la ville. Or les pratiques de l'espace renvoient à des opérations, des manières de faire et à une autre spatialité qui développe une expérience anthropologique, poétique et mythique de l'espace (*ibid.*).

La notion de pratiquant ordinaire exclut des usagers spécifiques de la ville : les touristes, les commerciaux (qui ont une pratique trop ponctuelle de l'espace de la ville), et les enfants sont des catégories que nous ne prenons pas en compte dans l'échantillon. Ainsi, la catégorie « pratiquant ordinaire de la ville » est constituée d'avignonnais habitant et/ou travaillant dans la ville (l'espace *intra-muros* et *extra-muros*) ; des « extérieurs », c'est-à-dire des personnes habitant à l'extérieur de la ville (dans le bassin de vie d'Avignon) mais travaillant dans le centre-ville : ils développent une pratique ordinaire, récurrente, voire quotidienne ; des familiers ou « amateurs » de la ville.

2) Les particularités de la notion de pratiquant ordinaire

Comment caractériser cette notion liée à l'expérience urbaine ? D'une part en associant le pratiquant ordinaire au fait d'habiter, de résider, de vivre dans la ville. Parler des lieux de sa ville permet de faire dialoguer les aspects publics de la vie individuelle avec des dimensions privées. Mais habiter ne veut pas dire uniquement résider, selon Mathis Stock¹⁰. Habiter désigne pour lui le fait d'être à la fois physiquement dans un lieu (l'ensemble des pratiques qu'un individu associe à des lieux définit ainsi un mode d'habiter) mais aussi de « rapporter » des pratiques de lieux extérieurs, dans son lieu de vie : « Les êtres humains n'habitent pas seulement un lieu de domicile, n'importe quelle pratique des lieux contribue à l'habiter. Qu'il s'agisse des pratiques touristiques qui associent des lieux du hors-quotidien à des pratiques de récréation, ou des pratiques de loisir, ou du travail ou faire les courses, toutes ces pratiques impliquent pour les personnes d'habiter les lieux. » (Stock, 2004 : 4.) D'autre part, il faut préciser ce que nous entendons par « pratique des lieux » : elle est ce que les individus font avec les lieux et ces manières de pratiquer les lieux ont du sens. Certeau approfondit la notion en faisant de la pratique du lieu le fait de déployer les pratiques pour que le lieu devienne espace : « Un lieu est donc une configuration instantanée de positions. Il implique une indication de stabilité. Il y a espace dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse, des variables de temps. [...] L'espace est un lieu pratiqué. » (Certeau, 1990 : 173.) Le lieu, par la pratique devient espace.

Une difficulté pour caractériser cette figure tient aux spécificités de la patrimonialité : elle a une part d'impensé. L'ordinaire, le quotidien, le récurrent sont apparemment invisibles. Il est bien connu que nous ne faisons pas attention à ce qui nous entoure tous les jours, on ne voit pas ce qui nous est proche, ce qui est sous nos yeux. Cet invisible ordinaire vis-à-vis du patrimoine urbain a été mis en lumière par Paul Veyne (1988) quand il décrit les attitudes des habitants de la Rome antique avec la colonne Trajane : presque personne ne fait attention à Rome aux détails de la frise gravés à plus de trente mètres de hauteur, pourtant la colonne est un lieu de rendez-vous, de promenade. Cette attitude ne signifie pas qu'elle n'a pas d'importance pour les habitants mais que la colonne s'est fondue dans le paysage, les usages et les pratiques quotidiennes. Comment donc rendre visible, lisible et sensible cet invisible ordinaire ? L'entretien à domicile ne pouvant rendre compte seul de cette patrimonialité ténue et quasi impensée, l'itinérance *in situ* a été choisie car elle a l'avantage de ne pas « tromper » en ce sens où l'enquêteur, devant l'acte de faire, est obligé de mettre en discours sa pratique et de la rendre verbalisable. À côté de cette invisibilité ordinaire, le pratiquant ordinaire connaît, par une pratique de l'ailleurs, à l'étranger ou dans d'autres villes, une expérience patrimoniale mais sous le mode de la visite. Son regard patrimonial se construit donc aussi ailleurs lors de visites touristiques et il le « ramène » chez lui. Cette construction qui se fait ailleurs a-t-elle une influence sur sa pratique de la ville ? Y a-t-il réutilisation de ce qu'on a vu ailleurs pour le réinvestir ici ? L'expérience vécue ailleurs produit-elle, à long terme, un effet sur les expériences futures dans un flux continu d'expériences ?

Pour saisir la totalité du concept de patrimonialité, il est nécessaire de se focaliser sur les individus afin de dégager des indicateurs de patrimonialité issus de l'expérience individuelle, pour ensuite aller au-delà et dégager des régularités à dimension sociale. La patrimonialité est donc un construit pour comprendre le regard patrimonial ordinaire. Elle doit être comprise comme une médiation – en tant qu'entre-deux-mondes – entre l'univers individuel et subjectif de l'expérience et l'univers collectif et symbolique de la patrimonialisation, et il y aurait plus ou moins des glissements vers l'un ou l'autre des pôles.

3) La nécessité de considérer l'expérience sensible de la ville.

Considérer que la pratique ordinaire de la ville a une influence sur la construction du regard patrimonial suppose ainsi trois postulats : le premier est que l'expérience sensible de la ville est située, le second est qu'il y a engagement du sujet percevant le milieu social et les qualités physiques et sensibles de l'environnement, le troisième est qu'il y a mise en jeu des sens, du corps, de la motricité du citoyen. La pratique ordinaire de la ville permet

l'expérience sensible de la ville. Qu'entendons-nous par expérience sensible de la ville ? Jean-François Augoyard la définit à travers deux phénomènes : percevoir et exprimer une ambiance. Ainsi la ville est donnée à voir, à déchiffrer, à consommer parce que dense de signes. Elle est un système de signification qui s'élabore à travers sa spatialité, les pratiques d'espace mais aussi les discours publics et privés qui la traversent et qui la configurent. Le rapport que les citoyens établissent avec la ville est un rapport de décodage (Lynch, 1971) dont le chercheur doit provoquer la compréhension.

La ville patrimoniale constitue ainsi un texte en ce sens qu'elle est une mise en discours par les pratiquants ordinaires et provoquée par le chercheur. Selon un usage courant en sémiotique, la notion de texte désigne « l'ensemble des éléments signifiants d'un objet, sans se réduire au cas particulier du texte linguistique » (Dondero, 2007). Mais l'espace urbain n'est pas seulement un pur champ de déploiement de l'activité du sujet, il existe des règles silencieuses, des articulations sociales qui territorialisent l'espace social. Les formes urbaines ont ainsi la capacité de manifester du sens. Cette puissance sociale de l'espace, Maurice Halbwachs en fait le fondement de la mémoire et de l'expérience urbaine¹¹. L'espace urbain, par sa nature appelle un rapport proxémique avec ses pratiquants et ce qui le compose (espaces, rues, monuments, etc.). Et le pratiquant ordinaire est amené à composer avec l'environnement, son parcours est contraint par la présence d'autres membres. L'espace urbain est une scène permanente de sociabilité.

UNE MÉTHODOLOGIE QUALITATIVE QUI FAIT VERBALISER LE PRATIQUANT ORDINAIRE

Au cœur de la recherche il y a la nécessité d'un questionnement méthodologique. La méthode est de type qualitative « clinique », c'est-à-dire qu'elle observe des sujets et des situations individuelles. Nous avons exploré un certain nombre d'outils permettant de repérer et d'étudier la patrimonialité et ses expressions, ses modalités d'existence dans les discours et les pratiques ordinaires de l'espace urbain.

1) L'opportunité d'un terrain « fort » : Avignon, une ville patrimoniale.

Le terrain de la recherche est la ville d'Avignon, plus particulièrement son centre historique. Celle-ci a une personnalité spatiale forte : construite sur un rocher (le rocher des Doms) au pied duquel se trouve un fleuve (le Rhône), elle est une ville patrimoniale : ville remparts, le centre-ville historique est situé dans un *intra-muros* – héritage du tissu urbain médiéval européen –,

opposé à un *extra-muros* qui regroupe les autres quartiers principalement construits dans la deuxième moitié du XX^e siècle. L'*intra-muros* est un périmètre urbain protégé par la loi (un secteur sauvegardé), une partie de son patrimoine est inscrite au patrimoine mondial depuis 1995 (l'ensemble monumental pontifical), il est ce que nous appelons ici le centre historique. Il possède un patrimoine monumental exceptionnel, caractérisé par une richesse architecturale de monuments construits du XIV^e au XVIII^e siècle, hérité de la papauté (construction de palais, couvents, églises, livrées, hôpitaux, hôtels particuliers). Ce caractère patrimonial a des conséquences dans les différentes pratiques de la ville parce que le patrimoine fait partie intégrante de l'espace, de son identité urbaine. Les institutions municipales ont développé une politique culturelle autour d'une « image de marque patrimoniale » axée sur deux « monuments » : le palais des Papes / le pont d'Avignon inscrit au patrimoine mondial et le festival international de théâtre créé par Jean Vilar. Par ailleurs, le rôle culturel et identitaire du centre historique d'Avignon dépasse le poids démographique et économique ; son importance sociale, culturelle et symbolique est primordiale. L'*intra-muros* « résume » et « identifie » la ville, il est la mise en représentation culturelle de l'espace, il est un résumé de l'identité de la ville.

2) Une recherche qui repère le caractère ténu et impensé de la patrimonialité

Nous avons développé une approche scientifique à une échelle microsociologique, en sortant des approches normatives, holistiques et décontextualisées, pour aller vers le particulier, à la manière de la micro-histoire¹². Notre posture de recherche prête une attention particulière aux témoignages des différents acteurs pour les relier aux contextes dont ils participent. Ce type d'approche doit permettre de déceler des processus fins, flous et difficiles à appréhender, caractéristiques principales de la patrimonialité en ce sens qu'elle constitue une représentation construite dans un rapport sensible au monde qui l'environne. L'étude de la patrimonialité nécessite ainsi une méthodologie fine car elle est constituée de ce que Sansot appelle des « signes légers » caractéristiques de la dimension sensible de cet objet, ce qui la différencie selon nous de la patrimonialisation, construite sur du savoir scientifique et historique. Il y a ainsi nécessité de considérer la sollicitation des sens, la perception du sensible dans l'étude de la patrimonialité car, selon Jean-Jacques Boutaud¹³, la dimension sensible des signes est sous-estimée dans les processus de significations.

La recherche utilise les acquis de l'ethnographie urbaine qui naît de l'exigence d'observer les pratiques sociales et culturelles urbaines dans la diversité de leurs contextes (Mondada, 2003 : 24). À l'instar d'Ulf Hannerz, nous envisageons une certaine anthropologie de la ville qui se concentre « sur des phénomènes et des

lieux constitutifs du caractère urbain de la ville » notamment les espaces publics, les monuments, les images de la ville (Hannerz, 1983). Cette posture implique que le chercheur soit présent dans la ville.

Nous avons exploré un certain nombre d'outils permettant de repérer et d'étudier la patrimonialité et ses expressions, ses modalités d'existence dans les discours et les pratiques ordinaires de l'espace urbain. Nous avons choisi de réaliser des entretiens itinérants sur l'ensemble du centre historique de la ville d'Avignon. Ils sont considérés comme un dispositif – en tant que tout agencement d'éléments humains ou matériels réalisé en fonction d'un but à atteindre (Jacquinot-Delaunay & Monnoyer, 2000 : 10) – à valeur heuristique, permettant de comprendre *in situ*, et en direct, comment le regard patrimonial ordinaire se construit.

UN DISPOSITIF HEURISTIQUE : L'ENTRETIEN ITINÉRANT COMME MISE EN DISCOURS DE LA VILLE PATRIMONIALE

UNE TRADITION DE L'ANALYSE DES PARCOURS DANS L'ESPACE

Ce dispositif de l'itinérance qui permet au chercheur d'être en situation n'est pas inédit et a été utilisé dans d'autres disciplines (psychologie, muséologie, sociologie urbaine) sur des objets différents, comme celui d'espace public. Dès les années 1920, des chercheurs tentent d'évaluer les lieux publics en étudiant les parcours. Ces études seront reprises régulièrement à partir des années 1980. En muséologie, ce sont Eliséo Véron et Martine Levasseur qui popularisent ce type d'évaluation grâce à leur bestiaire¹⁴ : ils construisent ainsi des types de visite en fonction de critères sociologiques et en arrivent à développer une ethnographie de l'exposition. Sophie Mariani-Rousset, dans une thèse en psychologie (1992), s'intéresse aux parcours dans l'exposition en tant que révélateurs de comportements et de constructions de sens. Ce qui intéresse cet auteur dans l'objet exposition est sa dimension d'espace public et l'appropriation qu'un visiteur se fait de cet espace pendant le moment de visite. Ainsi « l'appropriation du contenu de l'exposition se concrétise dans celle de l'espace qui se manifeste par les parcours de visiteurs » (Mariani-Rousset, 2001 : 29). Dans les deux recherches présentées, l'évaluation se fait principalement par le suivi de parcours et la technique de l'observation *in situ*, basée sur une grille d'observation détaillée,

le visiteur ne sachant pas qu'il est suivi. Un entretien peut être sollicité mais il est séparé de l'observation et se déroule avant ou après celle-ci. Ce sont ainsi les comportements qui sont observés, l'acte de parole n'est pas sollicité. De plus, l'exposition, en tant que média n'est pas un objet d'analyse anodin et implique, par la nature de ce dispositif, des constructions de sens spécifiques : le parcours de visite observé constitue en fait trois parcours : le parcours pensé par le concepteur, le parcours proposé par la mise en exposition et le parcours vécu par le visiteur.

C'est surtout la sociologie urbaine qui a développé ce type d'enquête par entretien itinérant ou parcours commenté, particulièrement riche quand on étudie l'espace de la ville. L'itinérance est considérée par Mondada comme le mode privilégié de linéarisation et de mise en perspective de la ville. Ce mode d'écriture de la ville va souvent de pair avec un choix méthodologique qui privilégie une approche « micro » (Mondada, 2000 : 49). Augoyard, depuis ses débuts, s'est intéressé aux rhétoriques cheminatoires comme l'expression habitante constitutive de l'expérience sensible de la ville et comme témoins des manières de la percevoir. Son objectif est de saisir l'espace vécu et la pratique des habitants à travers des documents concrets, c'est-à-dire la description que ceux-ci donnent de leurs parcours et de leurs cheminements (Augoyard, 1979). La vie quotidienne, à travers la pratique des cheminements, aurait l'aspect d'un langage. Les pas énonceraient des actions spatio-temporelles dont la configuration d'ensemble aurait un style. L'organisation de ces styles propres à chaque habitant constitue une rhétorique cheminatoire. Il faut alors relever les figures de cette rhétorique et les genres de combinaison qu'elles composent¹⁵.

Au fil de ses recherches, Augoyard a élaboré une technique d'enquête sur les manières d'habiter, la conduite de récit. Ce dispositif allie la narration et la spatialité de la ville pour comprendre comment l'habitant crée son sens de la ville en marchant. Le paradigme de la conduite de récit (Augoyard, 2001) est construit sur l'appel à la mémoire quand on interroge l'habitant sur ses pratiques quotidiennes. Le perceptible est ainsi mémorable, qui est lui-même narrable. À côté de ce moment d'entretien narré – récits individuels –, le chercheur fait appel aux cheminements. C'est cette articulation entre le parler et le cheminer qui nous a particulièrement intéressée. Parce que l'habitant n'existe pas abstraitement, le cheminer est une des manières de comprendre le mode d'être dans l'espace, mode à la fois très quotidien et très dynamique. « Marcher, c'est mettre la ville en emploi du temps vécu. » (Augoyard, 2001 : 178.) La quotidienneté, par ses va-et-vient, donne à la ville une certaine allure, sa manière d'apparaître.

La terminologie d'entretiens itinérants sera préférée à celle de parcours¹⁶ : dans notre cas, le dire a autant d'importance que le faire. La notion de parcours (chemin, circuit, itinéraire, trajet, cheminement, course, traversée, etc.), utilisée en muséologie, implique d'être à la croisée entre l'utilisateur et le concepteur : c'est l'utilisation par l'un organisé par l'autre (Mariani-Rousset, 1992). L'itinérance implique quant à elle un processus de décision dans le rôle endossé par les participants et uniquement par eux. Le chercheur s'efface devant l'enquêté.

Notre dispositif est fondamentalement différent de cette tradition, son atout principal étant de dire et faire en même temps et d'être une construction de l'interviewé. Il prend en compte l'espace ou le territoire de la ville du pratiquant. La situation de l'entretien se superpose à l'activité effectuée *in situ* et influence l'économie de l'échange entre enquêteur et enquêté. Le rôle de l'enquêteur s'efface le plus possible pour influencer le moins possible les logiques de parcours et d'interprétation. L'entretien itinérant est un entrelacs du percevoir et du dire. Sa mise en place est possible si on peut appréhender la perception à partir de ce qui est rapporté verbalement (Thibaud, 2001 : 82). Le déplacement sur le territoire, sur l'univers de référence du pratiquant ordinaire de la ville accentue la subjectivité de la situation d'enquête. L'enquêteur devient un témoin : il certifie l'authenticité du discours (Vareille, 2001). Il apporte de même un éclairage sur les conditions de production de ce dispositif. L'entretien itinérant prend ainsi en compte la dynamique du lieu et ses différentes pratiques.

L'entretien itinérant tire sa force de la mise en situation du chercheur et de la simultanéité du parler et du marcher *in situ*. Il ne s'agit donc pas pour l'interviewé de réfléchir à ses trajets quotidiens présents et passés en faisant uniquement appel à ses souvenirs mais de faire ses trajets en direct. Le dispositif des entretiens itinérants permet de faire jouer pleinement à l'espace urbain son rôle et de saisir *in situ* ses effets. La présence physique du pratiquant ordinaire dans l'espace engendre des événements sensibles à gérer affectivement. Refaire les pas dans la ville, en même temps que l'acte de narration, multiplie la vérité des lieux. L'enquête en situation permet certes « un discours sur le lieu », où, comme l'annonce Marie-Hélène Poggi dans une enquête réalisée sur le quartier du Marais (Poggi, 1999), l'espace est le référent dominant proposé par l'enquêteur. Ces discours « sur » permettent alors l'émergence de la mémoire individuelle, d'avoir accès aux expériences fondatrices de l'identité sociale et culturelle des enquêtés (Poggi, 1999 : 368). Mais l'enquête en situation permet aussi d'obtenir un discours « dans » le lieu « où l'espace n'est plus seulement le référent mais en même temps la composante majeure de la situation de production du discours dont l'enquêté a

la maîtrise » (*ibid.*). Marie-Hélène Poggi parle alors d'effet d'anamnèse pour expliquer cet effet particulier que provoque le lieu et qui lui donne cette force de la preuve.

Lors de l'itinérance choisie par le pratiquant ordinaire, il commente ce qui s'offre à lui. Le rythme des parcours ou de l'itinérance dans l'espace urbain est celui de l'entretien, le commentaire se fait dans l'instantanéité, il est spontané. Par l'acte de parole nous avons accès à des discours sur le patrimoine, et les différents parcours issus de l'itinérance sont une mise en superposition de plusieurs énonciations piétonnières. Selon Jean-Paul Thibaud, cette méthode a un double mérite : elle permet d'associer un ensemble de jugements donnés par un sujet à une pratique de déplacement qui doit intégrer une appropriation de l'espace et de ce qui le constitue ; elle permet que l'ensemble des jugements produits ne soit pas uniquement un travail de mise en perspective des connaissances, savoirs, présupposés, souvenirs qu'un individu a à sa disposition pour discourir sur un espace ; le discours produit est une construction qui intègre l'ensemble des propriétés sensibles d'un environnement, d'un lieu et l'interaction de ces propriétés à la pratique ordinaire. « Nous considérons le sensible comme embrayeur de parole et les ambiances locales comme motifs à la verbalisation. » (Thibaud, 2001 : 83.)

Concrètement, comment procède-t-on ? L'entretien itinérant peut être exécuté soit dans la suite d'un entretien ponctuel avec une même personne : on a alors deux discours dans deux situations différentes. On peut percevoir des décalages entre le dire (l'entretien ponctuel) et le faire (l'entretien itinérant). Soit il peut être réalisé de manière inédite avec un nouvel informateur contacté préalablement. Dans tous les cas, expliquer le dispositif avant de réaliser l'entretien itinérant est primordial et permet d'établir un contrat de communication : la consigne relativement complexe, la durée de l'itinérance (entre une heure et quart et deux heures et demie), l'autorisation de l'enregistrement de l'entretien, la reproduction du tracé du parcours réalisé sur un plan. Le délai entre le moment où le chercheur présente la consigne et celui de l'entretien est souvent mis à profit par l'interviewé pour réfléchir au parcours qu'il choisit de nous faire faire. Nous avons donc des parcours qui ne sont pas spontanés, l'interviewé s'étant fixé « les grandes lignes » du parcours lors de la première rencontre. Ce genre de dispositif réintroduit l'instance affective dans l'économie du dispositif. Face au sentiment de banalité de la chose demandée de la part du chercheur, il s'agit de donner confiance à l'interviewé et de l'encourager au début de l'entretien. Cette fausse banalité est justement une richesse puisqu'on a des chances d'obtenir des récits véridiques. Au fur et à mesure de l'entretien, l'enquêté oublie la situation provoquée et se libère.

Il s'agit aussi de faire endosser à l'enquêté, pour un temps, le rôle de guide et de lui faire reconnaître son statut d'amateur de

la ville. Selon Antoine Hennion, l'amateur est « un virtuose de l'expérimentation esthétique, sociale, technique, corporelle et mentale, il est le modèle même d'un acteur inventif, réflexif, obligé de remettre sans cesse en cause les conditions et moyens favorables aux effets qu'il recherche » (Hennion, 2003 : 283). L'habitant-amateur construit ainsi son propre itinéraire et devient expert, il n'est plus réduit à occuper une place fixe et limitée.

Comment amener le pratiquant à parler de sa pratique ordinaire de la ville et de son rapport au patrimoine qui l'entoure ? Il s'agit de créer les conditions pour obtenir du récit et de la description afin de repérer des traces et des modes d'existence de la patrimonialité. Raconter sa ville permet de faire apparaître les émotions et expériences patrimoniales. Quant à l'action de décrire ce que les interviewés considèrent comme leur patrimoine, elle permet d'avoir accès à des registres de valeur. Comment alors formuler des questionnements pour que le pratiquant ordinaire parle de son patrimoine sans qu'il s'en rende compte ? Ainsi nous commençons généralement par demander aux gens de nous emmener sur les lieux qu'ils pratiquent, qu'ils apprécient particulièrement, qui leur évoquent un souvenir lié à une expérience, les lieux qu'ils font visiter à leurs amis quand on leur rend visite. On leur demande de refaire leurs trajets quotidiens (du domicile au lieu de travail par exemple). Le mot patrimoine est évité car il est trop connoté « monument » et désigne des objets patrimoniaux reconnus. Il s'agit alors, dans les relances, d'approfondir certains propos. Dès la formulation de la consigne, les représentations que les interviewés ont du patrimoine sont à l'œuvre. En effet, ils font une différence forte entre le patrimoine qualifié d'objectif, le patrimoine national (le palais des Papes) et les lieux forts qualifiés de proustiens (en référence à sa madeleine) mais non patrimoniaux car issus de leur expérience privée, individuelle et donc non communicable et partageable. Ce patrimoine issu de la pratique de la famille, intime, privé n'est pas considéré comme ce qui est patrimoine par l'Institution, comme si celle-ci avait raison et eux tort par rapport à ce que doit être la *doxa* patrimoniale.

LA NARRATION DANS L'ENTRETIEN, UNE PRATIQUE DISCURSIVE POUR COMPRENDRE LES PRATIQUES QUOTIDIENNES.

L'entretien est un événement interactionnel au cours duquel le chercheur et l'informateur co-construisent une description du monde (Mondada, 2000 : 87). Il configure ainsi les objets de discours, il est une pratique de représentation qui configure ses données. L'entretien non directif, qu'il s'oriente vers l'interview, l'échange conversationnel ou le récit de vie, crée un contexte particulier accompli par les conduites interactionnelles des participants

qui produisent une parole vers ce contexte et qui répondent ainsi aux attentes normatives projetées par les uns et les autres, l'entretien, par conséquent, ne peut être lu comme étant un discours valable en tout temps et en tout lieu. Le discours est un processus dynamique, ses contenus recueillis construisent leurs propres intelligibilités en s'ajustant au contexte particulier de l'entretien, la présence du chercheur est un aspect constitutif de l'interaction en cours (*ibid.* : 90).

Au cœur de l'entretien, il y a donc un récit, une narration. La narration est une pratique discursive courante et permet d'introduire deux dimensions : celle des pratiques quotidiennes et celle d'une cohérence donnée au parcours pour mettre en intrigue ses propres habitudes (Da-Lage & Gellereau, à paraître). Le développement du récit personnel permet de raconter, de faire vivre des personnages, de rappeler des souvenirs, de faire partager les petites histoires privées dans le collectif, de produire une image de la ville, de se mettre en scène et créer une communauté imagée. C'est donc par la narration que l'homme donne signification au monde¹⁷, et le processus d'interprétation produit par le récit lie raison et émotion. Le récit donne à vivre une expérience humaine autant qu'à voir. La narration lie et donne cohérence à des données disparates et à la séquentialité des parcours, c'est-à-dire à la disposition d'objets décrits le long de l'itinéraire et constituant un réseau. La narration permet à l'enquête de soutenir son point de vue, elle apparaît comme un processus de construction du sens (*ibid.*).

LE REGARD PATRIMONIAL ORDINAIRE : QUELQUES INDICATEURS DE PATRIMONIALITÉ

Comment ensuite analyser ces entretiens itinérants ? Plusieurs niveaux d'analyses doivent être pris en compte : le premier se fait à propos des pratiquants ordinaires interviewés. En effet, des portraits de pratiquants ordinaires de la ville peuvent être dressés à partir de plusieurs éléments comme les lieux fréquentés aujourd'hui comme hier, lors de l'enfance, la personnalité des pratiquants ordinaires, leur métier, leurs modes de déplacement, leurs représentations patrimoniales. Ils ne doivent pas être considérés comme une typologie construite à partir d'individualités, mais plusieurs portraits peuvent constituer des figures. Chaque figure donne à voir une certaine manière de nouer une relation, une expérience, un attachement avec un objet patrimonial reconnu ou inconnu. Le second niveau d'analyse est celui des parcours effectués dans le centre historique en soi et de l'interaction interviewé/chercheur. Ces deux types de

résultats ne seront pas développés ici. Enfin le troisième niveau se situe dans l'analyse sémantique des entretiens qui permet de repérer quelques indicateurs de patrimonialité concentrant des valeurs, des croyances, des représentations. Nous proposons de donner quelques premiers résultats qui permettent de comprendre concrètement ce que recouvre le concept de patrimonialité.

LA PATRIMONIALITÉ EN TANT QUE CADRE DE VIE SENSIBLE FAMILIER

La patrimonialité est avant tout un attachement qui se fait par la proximité affective et physique de l'objet patrimonial lors de la pratique du lieu. Il est vécu en tant qu'objet de familiarité et participe à la vie familiale du pratiquant. Cette relation de proximité est telle qu'il devient comme une personne humaine. L'usager recherche des moments privilégiés avec lui en se créant des occasions, le soir, la nuit quand il n'y a personne : « Il m'arrive de faire une petite pointe jusqu'au palais par exemple le soir parce que c'est agréable le soir il y a du monde et puis il change de couleur et puis comme tout se calme on a l'impression de l'avoir pour soi. » (Entretien n° 6, femme, cinquante ans.) Ces moments calmes sont aussi des moments hors affluence touristique. L'expérience patrimoniale ordinaire prend ici toute son ampleur : voir par exemple le palais des Papes de sa fenêtre des toilettes, le voir de dos, ou, comme le dit un pratiquant ordinaire, voir son « derrière », fait entrer le monument dans la vie quotidienne, comme un copain qui partage votre vie.

La patrimonialité est donc aussi une question de point de vue en tant que posture physique du pratiquant ordinaire qui regarde un objet patrimonial. Il faut voir le lieu, et si possible, voir autrement que le commun des mortels – les touristes –, le pratiquant ordinaire est fier quand il peut faire découvrir au chercheur une vue inédite de l'objet patrimonial. Des extraits d'entretiens nous montrent qu'un objet patrimonial n'existe que parce qu'il est vu dans un contexte particulier, il devient patrimonial pour le pratiquant à un moment précis et pas à un autre. Ici, la patrimonialité s'organiserait à partir du lieu où on est, en fonction du point de vue et de la posture du pratiquant ordinaire et non uniquement en fonction de sa pratique du lieu : « On peut pas dire que je l'apprécie vraiment, le palais des Papes, il m'impressionne, c'est pas un monument qui me touche vraiment [...]. Je le voyais de mes toilettes (rires) c'était magnifique, j'aimais bien le voir parce que [ça voulait dire que] j'arrivais à Avignon c'est vrai que quand les gens arrivaient chez moi ils disaient "ouah" [...]. Mais le palais des Papes a des aspects plus sympathiques du côté de l'Utopia aussi j'avais bien aimé passer derrière, j'aimais bien le mélange avec le quotidien en fait ça m'apporte quelque chose de les vivre au quotidien. » (Entretien n° 4, femme, vingt-huit ans.)

Ici se produit un glissement à partir du point de vue qui change, point de vue à la fois comme posture physique triviale (les toilettes) et posture symbolique (son expérience). Les différentes phases de la réflexion révèlent des paliers qui font passer cette pratiquante de la position de « on doit apprécier » un monument (qu'elle n'apprécie pas) à celle de son propre regard patrimonial construit à partir de son expérience (le festival et la pratique quotidienne du lieu). Elle quitte le discours de la *doxa* qui affirme qu'un monument patrimonialisé, voire patrimoine mondial, doit être impressionnant, beau et donc apprécié. La vue sur un objet patrimonial est ici constructrice d'une patrimonialité dans le cadre intime du foyer.

Mais la vue peut être aussi panoramique, elle est alors constructrice d'un paysage organisateur. Avignon s'est construite autour d'un rocher, le rocher des Doms, berceau de la cité, au pied duquel se situe à l'ouest le Rhône et à l'est l'étalement du centre historique de la ville. Le pratiquant ordinaire, quand il se rend au rocher des Doms (qui est aujourd'hui un jardin public paysagé au XVIII^e siècle), procède à une véritable « montée », puisque aller au rocher veut dire prendre de l'altitude à partir du centre-ville.

L'envie de hauteur pour embrasser, par la vue, le paysage urbain en un seul coup d'œil est un besoin quasi vital chez certains pratiquants ordinaires de la ville. Il peut s'agir de « faire le 360° », c'est-à-dire monter au jardin public situé sur un rocher et jouir de la vue panoramique sur la ville et son arrière-pays. Roland Barthes, dans le très beau texte « La tour Eiffel », nous dit qu'« au merveilleux allègrement de l'altitude, la vision panoramique ajoutait un pouvoir incomparable d'intellection : le vol d'oiseau [...] donne le monde à lire, et non seulement à percevoir ; [...] le vol d'oiseau permet de dépasser la sensation et de voir les choses dans leur structure¹⁸ » (Barthes, 1993 : 1386-1387).

Le panorama est une image que les pratiquants ordinaires cherchent à déchiffrer, ils essayent d'y reconnaître des lieux connus, d'identifier des repères. Il permet de se projeter vers un ailleurs, inconnu qu'on se prend à rêver. « Je suis toujours émerveillée par la vue qu'on a sur le Rhône parce que le Rhône pour les Avignonnais c'est quelque chose d'assez important / le pont saint Bénézet passe dessus c'est l'histoire d'Avignon et des papes, j'y suis donc attachée c'est mon berceau // parce que j'ai beaucoup de souvenir d'enfance je repère des endroits où j'ai été avec mon père avec ma mère / donc c'est très cher à mon cœur (rires). » (Entretien n° 14, femme, quatre-vingts ans.) La vision panoramique, un moment de partage, de vivre ensemble, de sentiments collectifs et d'adhésion à une identité avignonnaise : aller au rocher, c'est finalement revenir au berceau de la ville, c'est revivre l'histoire de la ville, c'est faire partager un sentiment d'appartenance à la communauté avignonnaise. La vision panoramique est ainsi un moment d'émotion partagée : retrouver sa

maison, se remémorer des souvenirs d'enfance, se confirmer dans l'identité de la ville.

Comment les pratiquants ordinaires décrivent-ils cette proximité affective, cette relation sensible, intime avec l'objet patrimonial ? Elle est liée évidemment à l'émotion mais elle reste finalement assez vague. « Ressentir un peu le bâti », « ressentir ce truc » relève plutôt du coup de cœur, de l'émotion à un moment T. La dimension esthétique passe ainsi par la vue et permet une certaine appropriation : admirer, contempler, profiter de l'ambiance entourant l'objet patrimonial devient vital : « C'est là qu'on a une vue magnifique, quand on était sur la Barthelasse on venait toutes les heures de l'après-midi pour voir les différents bleus qui se détachent des flèches ! [...] C'est vrai qu'on aime bien de toute façon si on revient à Avignon le soir on revient toujours, même tardivement, sur la place du palais des Papes [...]. Quand on rentre d'Utopia on passe toujours par ici et après on se dit qu'on peut rentrer c'est une rencontre privilégiée c'est tellement grandiose et on est tout petit. » (Entretien itinérant n° 1, couple.) Mais la dimension sensible, esthétique passe aussi par des sons, des odeurs. Le pratiquant ordinaire de la ville, dans sa mise en récit de la ville patrimoniale, est attentif aux couleurs, aux jeux d'ombre et de lumière traversant les feuilles des arbres et jouant sur les calades, aux odeurs qui rappellent des souvenirs liés à l'enfance. Ainsi quand cette vieille dame de quatre-vingts ans évoque un lieu patrimonial – le rocher des Doms –, des odeurs et des goûts de gâteaux remontent : « Il y avait quand même des marchands d'hosties [...] non c'est pas des hosties c'est des oublis, c'était dans un grand machin rond c'était des espèces de galettes très fines qu'on vendait et j'en ai plus jamais vu et tous les enfants, parce que c'était très bon marché, alors on pouvait vous donner des sous pour acheter des oublis voilà les enfants aiment bien grignoter, ce marchand je m'en rappelle bien je me rappelle bien du goût c'était comme des petits-beurres mais beaucoup plus plats. » (Entretien n° 14, femme, quatre-vingts ans.)

ÊTRE EN LIEN AVEC LES HUMAINS DU PASSÉ

Vivre la ville patrimoniale d'Avignon au quotidien c'est aussi se projeter dans sa période faste, celle de la construction du palais des Papes. L'univers de référence est alors celui du Moyen Âge : on s'interroge sur l'époque, les métiers mobilisés pour les chantiers, les modes de vie, bref, on fait référence à une certaine « médiévalité ». « J'aime bien arriver par l'arrière du palais et particulièrement après lorsqu'on suit la rue Peyrolierie parce qu'on a l'impression d'être encore au Moyen Âge la rue Peyrolierie qui passe sous l'arc-boutant oui parce que c'est à peu près le seul endroit qui nous donne l'illusion d'être à l'époque de la construction du palais. » (Entretien n° 6, femme, cinquante ans.)

Les pratiquants ordinaires sont curieux quant à la façon de vivre des prédécesseurs : on joue le jeu en essayant de se mettre dans leur peau, on essaye de se rapprocher du temps originel de ces ancêtres. Un certain nombre d'interviewés évoque le chantier du monument emblématique de cette période, le palais des Papes, en s'interrogeant sur le travail des ouvriers, des artisans, le nombre de pierres que la construction compte, les méthodes de travail, l'extraction dans les carrières, le transport sur le Rhône, etc. Le monde des artisans fascine et invite au respect : « Ce qui me fait plaisir, ce qui me touche ce sont les gens qui ont fait ce truc-là à l'époque, comment ils travaillaient, quels étaient les rapports sociaux entre les gens, en fait c'est un peu un rêve vivant. » (Entretien n° 12, homme, cinquante et un ans.) Ce sont des êtres humains qui ont pensé, construit et habité ce lieu, il représente donc des humains du passé, il en est le seul indice.

Le respect est tel que si l'édifice est abîmé, abandonné ou détruit, on estime que cette attitude est criminelle en ce sens qu'elle ne respecte pas le travail des anciens. On va jusqu'à regretter ce savoir-faire qui peut disparaître : « Rue Paul-Saïn et sur la gauche il y a un immeuble qui est ancien mais je ne saurais pas dire quelle époque mais il y a des // appuis de fenêtres en fer forgé qui sont Louis XIV et qui sont fantastiques, ça va être une statue qui est nichée dans un mur [...] c'est désespérant de voir que toutes les poignées de portes, les sonnettes anciennes, les heurtoirs disparaissent parce qu'ils sont volés, moi je vois ça de près puisque les gens viennent me demander de réparer après. » (Entretien n° 12, homme, cinquante et un ans.)

La médiévalité est telle dans l'imaginaire qu'on se projette dans un décor de film qui se joue au Moyen Âge. On se projette aussi dans les souvenirs d'enfance et les jeux de preux chevaliers : « On marche sur le rempart là c'est vraiment un endroit que j'aime beaucoup vraiment je pense tout ce qui est les souvenirs un peu liés à l'enfance, des rêves de châteaux et tout ça de marcher sur le sommet du château je suis un chevalier en haut de son château. » (Entretien itinérant n° 1, couple.)

ÊTRE TÉMOIN DU « ÇA A ÉTÉ » DE LA VIE DU LIEU : PARTAGER UNE HISTOIRE PERSONNELLE

La patrimonialité se construit aussi à partir de souvenirs d'enfance et celle-ci émerge, remonte lors de l'entretien. Il est alors important de se remémorer et de perpétuer les souvenirs en refaisant avec les descendants ce que les ascendants ont fait avec le pratiquant ordinaire : « On m'y [le rocher des Doms] a emmené à tous les âges de ma vie [...] c'est traditionnel à Avignon on montait enfant au rocher [...] eh bien j'aime ce rocher parce que j'y ai fait tous les jeux, j'y retrouvais toujours les mêmes petites

amies // voilà c'était un peu notre jardin parce qu'on habitait place du Palais et on avait pas de jardin, peut-être que je me l'approprie plus que d'autres [...] le petit étang aux canards j'ai toujours été là à donner du pain aux canards on prenait du pain dur et on le donnait et je continue la tradition avec mes petites-filles. » (Entretien n° 14, femme quatre-vingts ans.)

Les pratiquants ordinaires de la ville réactivent parfois une mémoire du lieu quand celui-ci a évolué et subi des transformations irréversibles : il se fait alors témoin d'un « ça a été », acte photographique de l'objet patrimonial avant « l'accident », c'est-à-dire le changement. On souhaite alors transmettre la connaissance du ça a été, réactiver la mémoire, l'état de quelque chose qui a existé, mais qui est inconsciemment oublié. Ce concept de mémoire réactivée par l'accident a été démontré par Sylvie Le Poulichet : « Après coup, une transmission a eu lieu lorsque dans la surprise s'est réalisé un acte de mémoire engageant au préalable les temps de l'oubli [...]. Mémoire et transmission s'effectuent simultanément à travers l'irruption de l'accident qui, en dernier ressort, s'identifie à la production d'un lieu de mémoire. » (Le Poulichet, 1990 : 170.) Les réactions des pratiquants face aux différents changements, aménagements, s'avèrent de ce fait être des actes de transmission dans la mesure où ils réactivent la mémoire du lieu et révèlent par là leur attachement à celui-ci. « Il y a un pin qui est mort, il a été touché par la foudre l'année dernière, il était maintenu par des étais et alors moi je voyais des pommes de pin qui étaient magnifiques tout en haut inaccessibles, et je pensais, j'avais entendu parler d'un chamane qui disait de chercher à trouver l'inaccessible alors quand il est tombé j'ai ramassé des branches et des pignes et chaque année à Noël je sors ces branches et ces pommes de pin et je suis triste. » (Entretien n° 21, femme, soixante-deux ans.)

Ils revendiquent même le droit de contester les changements d'un lieu qu'ils pratiquent au quotidien : « C'est la seule petite partie de remparts qu'on a le droit d'utiliser, qui est ouverte au public c'est un peu dommage que depuis deux ans ils aient fermé la partie du bas qui rejoignait le pont, on a privé un peu le public de cette partie et ça je trouve que c'est dommage on a privatisé cette partie du rempart et du pont, ça faisait une liaison entre le pont et le jardin ce qui n'est plus, ça c'est pour les réclamations ! » (Entretien itinérant n° 1, couple.) On s'arroge même le droit de s'indigner : l'entretien est l'occasion de faire passer un certain nombre d'idées, notamment critiquer la politique culturelle de la ville, ou plutôt la non-politique de mise en valeur de centre historique : la ville abandonnerait son patrimoine.

CONCLUSION

Cet article s'est efforcé de montrer l'intérêt du concept de patrimonialité. Sa complexité, son côté sensible et impalpable, ténu et impensé, rend difficile la mise en place d'une méthode. Le défi est alors de trouver les outils qui permettent de repérer cette patrimonialité et de la rendre visible, lisible, donc verbalisable. Les allers-retours entre la constitution des outils et les premiers résultats ont permis de les réajuster et de les éprouver en permanence sur le terrain. C'est ainsi que le dispositif de l'entretien itinérant, en donnant la parole aux pratiquants ordinaires, semble le plus heuristique en ce sens qu'il est une mise en discours de la ville par les habitants qui, pendant l'itinérance, prennent conscience de leurs pratiques et de leurs représentations vis-à-vis de la ville patrimoniale. Au fil des rencontres, nous avons pu repérer quelques indicateurs qui permettent de construire le concept de patrimonialité, basé sur la manière dont les pratiquants ordinaires construisent leur relation avec la ville patrimoniale, relation basée sur des pratiques, des représentations, des mémoires. Un des résultats de la recherche (toujours en cours) est cet entremêlement de plusieurs valeurs, révélateur de l'ambiguïté de la notion de patrimoine, oscillant entre le patrimoine individuel, issu de la famille et faisant appel aux souvenirs et le patrimoine collectif, reconnu.

Mais peut-on réellement saisir toute la dimension de la patrimonialité et comprendre comment celle-ci émerge ? Nous restons persuadée que c'est dans l'articulation entre le verbatim, le parcours *in situ* et l'étude des comportements que se joue la compréhension de cette logique discursive. On voit se profiler une certaine organisation des pratiques et des perceptions.

A. W.

*Laboratoire Culture & Communication
Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse*

NOTES

1. La patrimonialisation est une opération sémiotique construite dans le présent par les sujets dans un rapport avec ces objets passés. Le sens n'existe pas dans l'objet mais est rajouté par les individus à travers des indices pour la propagation dans le futur. Nous assistons à un déplacement du regard de l'objet constitué vers sa production.
2. Différentes disciplines ont mobilisé ce mot de patrimonialité, avec pour chacune d'elles des sens différents : dans les sciences juridiques, il désigne la notion de bien commun, l'idée de partager ; en droit éthique on parle de la non-patrimonialité du corps humain, c'est-à-dire de l'intégrité du corps humain en tant que bien privé ; en sciences politiques, la patrimonialité est toujours liée à cette idée de bien commun mais appliquée à un territoire (Guérin, 2004).
3. Cet article prend appui sur une recherche de doctorat en cours en sciences de l'information et de la communication, spécialité muséologie, intitulée *L'Invention de la patrimonialité : Pour une étude des représentations patrimoniales ordinaires en ville*, sous la direction de Jean Davallon (université d'Avignon et des Pays de Vaucluse) et de Luc Noppen (université du Québec à Montréal). Cette recherche a été financée de 2003 à 2006 par la Région Provence-Alpes-Côte-d'Azur.
4. Jean Davallon parle de « l'effet de l'émancipation de l'individu, trait dominant de l'époque moderne » (Davallon, 2006 : 73) pour expliquer ce retour du sujet.
5. Valeur d'ancienneté énoncée il y a plus d'un siècle par Alois Riegl dans *Le Culte moderne des monuments* (1984), elle constitue un engagement du sujet dans la subjectivité, la sensibilité et l'affectivité, s'adressant à tous les individus sans distinction de niveau culturel, dont la valeur de remémoration se base sur les traces d'ancienneté, d'effets subjectifs et affectifs du monument.
6. L'expérience issue de la nouvelle économie, liée à l'économie de services et l'*entertainment economy* ou économie culturelle de divertissement. Les pragmatistes américains comme John Dewey ont placé l'expérience au centre de leurs théories.
7. Ce programme sur les émotions patrimoniales réalisé par le LAHIC va donner lieu à une publication (Barbe & Tornatore [dir.], 2006).
8. Emmanuel Ethis parle de « poétique » pour expliquer ce terme de fabrication (Ethis, 2004).
9. Nous désignons comme amateur de la ville un sujet n'habitant et ne travaillant pas à Avignon mais ayant ou ayant eu une pratique d'Avignon. Il a eu, par exemple, une pratique familiale de l'espace urbain relative au temps de l'enfance.
10. Mathis Stock est géographe et a développé le concept de l'habiter dans sa thèse de doctorat (Stock, 2001).
11. Dans *Les Cadres sociaux de la mémoire* (1925), Maurice Halbwachs montre que le rappel du souvenir dépend du souvenir de l'homme avec l'espace. Il met au jour « les relations entre l'existence collective, l'évocation individuelle de souvenirs et les rapports vécus avec l'espace » (Duvignaud, 1995).
12. L'avènement de la micro-histoire s'est fait dans les années 1970 en Italie, à l'initiative de Carlo Ginzburg et Giovanni Levi.
13. Jean-Jacques Boutaud et Pascal Lardellier prônent une sémio-anthropologie du sensible, c'est-à-dire la contribution de la sémiotique pour analyser le monde sensible (Boutaud & Lardellier, 1973).
14. Les fameux parcours, type « fourmi », « sauterelle », « papillon », « poisson » (Véron & Levasseur, 1983).
15. Certeau a repris à son compte les figures de cette rhétorique, qui sont une analogie entre l'acte de marcher et l'acte de parler. Les deux figures phares construites sont celles de la synecdoque – procès par lequel, entre plusieurs éléments confrontés, une sélection s'effectue par laquelle on prend le tout pour la partie et la

- partie pour le tout – et l'asyndète – liens par lesquels tout élément d'expression en suit un autre dans la constitution de l'ensemble expressif (Augoyard, 1979).
16. Ces deux terminologies se retrouvent tant en muséologie qu'en sociologie urbaine.
17. Voir notamment la théorie du récit de Walter R. Fischer (1987).
18. Souligné par l'auteur dans le texte original.
- RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES
- Amougou (Emmanuel) (dir.). 2004. *La Question patrimoniale : De la « patrimonialisation » à l'examen des situations concrètes*. Paris : Éd. de l'Harmattan.
- Augoyard (Jean-François). 1979. *Pas à pas : Essai de cheminement quotidien en milieu urbain*. Paris : Éd. du Seuil.
- Augoyard (Jean-François). 2001. « La conduite de récit » p. 173-196 in *L'Espace urbain en méthodes* / sous la direction de Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud. Marseille : Éd. Parenthèses (Eupalinos).
- Barbe (Noël) & Tornatore (Jean-Louis) (dir.). 2006. *Les Formats d'une cause patrimoniale : Émotions et actions autour du château de Lunéville*, rapport de la mission à l'ethnologie. Paris : ministère de la Culture et de la Communication.
- Barthes (Roland). 1993 [1964]. « La tour Eiffel », p. 1381-1400 in *Essais critiques*. Paris : Éd. du Seuil.
- Boutaud (Jean Jacques) & Lardellier (Pascal). 1973. « Sémio-anthropologie du sensible ». *Degrés*, 113, p. 1-4.
- Certeau (Michel de). 1990. *L'Invention du quotidien*. t. I « Arts de faire ». Paris : Gallimard.
- Da-Lage (Émilie) & Gellereau, (Michèle). (À paraître.) « L'expert et l'amateur : valoriser l'interprétation du patrimoine urbain par les habitants », communication au colloque international *Les Arts de la Ville dans la prospective urbaine*, université de Tours, 9-10 mars 2006.
- Davallon (Jean). 2006. *Le Don du Patrimoine : Pour une approche communicationnelle de la patrimonialisation*. Paris / Londres : Éd. Hermès Science Publications / Lavoisier. (Communications, médiations et construits sociaux.)
- Davallon (Jean) (dir.). 2003. « Nouveaux regards sur le patrimoine ». *Culture & Musées*, 1.
- Dondero (Maria Giulia). 2007. « Les pratiques photographiques du touriste entre construction d'identités et

- documentation ». *Communication et Langages*, 151, p. 21-38.
- Duvignaud (Jean). 1995. « Relecture d'Halbwachs : représentations collectives et valeurs de l'espace », in *Ville, Espace et Valeurs* / sous la direction de Jean-Loup Gourdon, Évelyne Perrin & Alain Tarrus. Paris : Éd. de l'Harmattan.
- Ethis (Emmanuel). 2004. *Le Spectateur imagé : Pour une poétique de questionnaire*. Paris : Éd. de l'Harmattan. (Logiques sociales.)
- Fischer (Walter R.). 1987. *Human Communication as Narration : Toward a Philosophy of Reason, Value, and Action*. Colombia : University of South Carolina Press.
- Guérin (Anne-Marie). 2004. *Action publique locale et patrimoine culturel : Production et légitimation des territoires politiques*. Th. doct. : sciences politiques : IEP de Grenoble.
- Halbwachs (Maurice). 1925. *Les Cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Presses universitaires de France.
- Hannerz (Ulf). 1983. *Explorer la ville : Éléments d'anthropologie urbaine*. Paris : Éd. de Minuit.
- Hennion (Antoine). 2000. *Figures de l'amateur : Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*. Paris : Éd. de la Documentation française. (Question de culture.)
- Hennion (Antoine). 2003. « Ce que ne disent pas les chiffres : vers une pragmatique du goût », in *Regards croisés sur les pratiques culturelles* / sous la direction d'Olivier Donnat. Paris : Éd. de la Documentation française.
- Jacquinet-Delaunay (Geneviève) & Monnoyer (Laurence). 2000. « Introduction ». *Hermès*, « Le dispositif : entre usage et concept », 25.
- Jarrigeon (Anne). 2005. « Vers une poétique de l'anonymat urbain ». *MEI*, 21.
- Le Poulichet (Martine). 1990. « Bouffée de mémoire », p. 167-173 in *Patrimoines en folies* / sous la direction d'Henri-Pierre Jeudy. Paris : Éd. de la Maison des sciences de l'homme. (Ethnologie de la France.)
- Lynch (Kevin). 1971. *L'Image de la cité* ; traduit de l'américain par M.-F. et J.-L. Vénard. Paris : Dunod. (Aspects de l'urbanisme.) [Publication originale en 1960.]
- Mariani-Rousset (Sophie). 1992. *Les Parcours d'exposition : Une situation de communication. Du comportement à la construction de sens*. Th. doct. : psychologie : université Lyon-2.
- Mariani-Rousset (Sophie). 2001. « La méthode des parcours dans les lieux d'exposition », p. 29-44 in *L'Espace urbain en méthodes* / sous la direction de Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud. Marseille : Éd. Parenthèses (Eupalinos).
- Mondada (Lorenza). 2000. *Décrire la ville : La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Paris : Éd. Anthropos.
- Mondada (Lorenza). 2003. « Comment enquêter en ville et sur la ville ? ». *Urbanisme*, « Imaginer, dire et faire la ville », ns, 19, juil. 2003.
- Montpetit (Raymond). 2005. « Expositions, parcs, sites : des lieux d'expériences patrimoniales ». *Culture & Musées*, 5, p. 111-133.
- Poggi (Marie-Hélène). 1999. « Le quartier du Marais : le mélange et le feuilleté », in *Pour une sociologie de la forme* / sous la direction de Nadir Marouf. Paris : Éd. de l'Harmattan.
- Rautenberg (Michel). 1998. « L'émergence patrimoniale de l'ethnologie : entre mémoire et politiques publiques », p. 279-289 in *Patrimoine et Modernité* / sous la direction de Dominique Poulot. Paris : Éd. de l'Harmattan. (Chemins de la mémoire.)
- Riegl (Alois). 1984. *Le Culte moderne des monuments : Son essence et sa genèse* ; traduit de l'allemand par D. Wieczorek. Paris : Éd. du Seuil. (Espaces.) [Publication originale en 1903.]
- Stock (Mathis). 2001. *Mobilités géographiques et pratiques des lieux : Étude théorique-empirique à travers deux lieux touristiques anciennement constitués*. Th. doct. : géographie : université Paris-7.
- Stock (Mathis). 2004. « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », <www.espacestemp.net/document1138.html> (consulté le 12 avril 2007).

- Tardy (Cécile). 2003. « L'entremise du récit du chercheur : une manière d'aborder le rôle des discours et des médias dans la patrimonialisation ». *Culture & Musées*, 1, p. 109-133.
- Thibaud (Jean-Paul). 2001. « La méthode des parcours commentés », in *L'Espace urbain en méthodes* / sous la direction de Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud, Marseille : Éd. Parenthèses (Eupalinos).
- Vareille (Emmanuelle). 2001. *L'Entretien comme méthode et situation d'enquête : Le cas de l'évaluation muséale*. Th. doct. : sciences de l'information et de la communication : université d'Avignon et des Pays de Vaucluse.
- Véron (Eliséo) & Levasseur (Martine). 1983. *L'Espace, le corps, le sens : Ethnographie d'une exposition*. Paris : service des Études et de la Recherche de la BPI / centre Georges-Pompidou.
- Veyne (Paul). 1988. « Conduites sans croyance et œuvres d'art sans spectateurs ». *Diogène*, 143, p. 3-22.

RÉSUMÉS

Cet article pose la question de la difficulté de l'opérationnalisation d'un concept, celui de patrimonialité, par la mise en place d'une méthodologie qualitative. Nous définissons la patrimonialité comme le rapport d'attachement des pratiquants ordinaires d'une ville avec ce qu'ils considèrent comme leur patrimoine. Au cœur de la recherche il y a un questionnement méthodologique. Elle se veut comme une construction théorique pour comprendre la formation ordinaire du regard patrimonial dans un espace urbain particulier, le centre historique de la ville d'Avignon. Nous avons ainsi élaboré une méthodologie et exploré un certain nombre d'outils permettant de repérer et d'étudier la patrimonialité et ses expressions, ses modalités d'existence dans les discours et les pratiques ordinaires de l'espace urbain. Le dispositif de l'entretien itinérant réalisé dans le centre historique d'Avignon a plusieurs atouts : il fait force de preuve par la mise en présence de l'interviewé dans les lieux, il permet de construire un récit tout en parcourant la ville, il permet d'avoir accès aux pratiques quotidiennes, ordinaires de la ville. Grâce à lui, on peut comprendre comment le pratiquant ordinaire construit son attachement au patrimoine urbain à travers les pratiques ordinaires. L'analyse de certains entretiens réalisés lors de l'itinérance a dégagé quelques indicateurs de patrimonialité qui permettent de comprendre les représentations patrimoniales à partir du sujet. De la parole des individus, on peut comprendre que la patrimonialité est une certaine manière de nouer une relation, une expérience, un attachement avec un objet patrimonial reconnu ou ordinaire.

This paper questions the difficulty of the operationalisation of a concept, that of patrimoniality, by setting up a qualitative methodology. We define patrimoniality as the act of attachment of ordinary users in a town with what they regard as their heritage. At the center of this research there is a methodological reflexion. It wants to be a theoretical construction in order to understand the ordinary creation of how one regards one's heritage in a particular urban space, in this case the historical center of the town of Avignon. We thus elaborated a methodology and explored a certain number of tools allowing us to locate and study the patrimoniality and its representations, its methods of existence in the discourse and the ordinary practices of urban space. The device of the itinerant interview carried out in the historical centre of Avignon has several assets : it makes force of proof by the setting in the presence of the person interviewed in the places, it makes it possible to make a narration while traversing the city, it makes it possible to have access to the daily, ordinary